

ENRIQUE VILA-MATAS

CHET BAKER PENSE À SON ART

Olivier Renault

Mercure de France, coll. « Traits et portraits »

■ Une nuit, une chambre, à Turin. Pas n'importe quelle chambre, mais celle qu'a occupé Xavier de Maistre pendant ses quarante-deux jours d'arrêts après un duel : la chambre, donc, où il a écrit son célèbre *Voyage autour de ma chambre*. Ça commence à minuit, bien sûr, l'heure des vampires. Fond sonore en leitmotiv obsédant : *Bela Lugosi's Dead*, chanson écrite par le groupe Bauhaus, en hommage à l'acteur hongro-américain (1882-1956, célèbre notamment pour ses interprétations de Dracula au théâtre comme au cinéma). Le narrateur se plaît à penser qu'il a lui-même écrit cette chanson de réversibilité mort-vie (« Undead »), en transparences de blanc sur fond noir... et rouge. Il écoute différentes versions (Nouvelle Vague, Bauhaus) tout en pensant à « la réalité "barbare, brutale, muette et sans signification des choses" dont parle Ortega. » Réalité brutale, muette, inquiétante qui s'oppose à la fluidité narrative – qui a la vertu d'être rassurant. Deux conceptions radicalement différentes de l'écriture, notamment dans le genre romanesque. Les deux exemples les plus symptomatiques de ces tendances sont, pour le narrateur, *Finnegans Wake* de James Joyce et *les Fiançailles de M. Hire* de Georges Simenon.

D'un côté, l'art en soi porté à son summum : « Que *Finnegans Wake* soit de l'art pur me semble une évidence. Lors de mes lectures obstinées et partielles de ce livre, j'ai eu plusieurs fois l'impression inénarrable (on ne saurait mieux dire) d'être en face du type d'écriture qui correspond le mieux à la vérité de la vie incompréhensible. [...] *Finnegans Wake*, dont le mouvement central, comme l'a écrit Eduardo Lago, est dirigé vers l'exécution d'une série d'impossibilités : représenter le silence à l'aide de mots, de ballades et de chansons, réduire l'histoire du monde et de la nuit à une ribambelle de bons mots, reflète parfaitement cette vérité patibulaire. *Finnegans Wake*, dit encore Lago, est une sorte de dictionnaire qui menace d'exploser parce que les coutures du langage universel se sont



Enrique Vila-Matas (Ph. Paula de Parma)

déchirées. » De fait, l'explosion est magistrale, et les conséquences tout autant : « Ce livre excentrique et différent, [...] aurait pu parfaitement mettre un terme à la littérature. Après tout, après le séisme qu'il a provoqué dans le langage, les plus lucides successeurs de Joyce nous semblent aujourd'hui les survivants qui marchent dans les décombres sous un ciel insondable sans étoiles, s'arrêtant devant les rares foyers qui, par bonheur, sont encore éclairés. »

De l'autre côté, la narrativité discursive. Bien que « l'illusoire succession des faits nous rassure », cela n'empêche pas qu'elle puisse toucher à l'art. Ainsi, tout, dans le livre de Simenon, « est raconté avec une facile et énigmatique simplicité (pardonnez-moi la redondance) précisément avec la simplicité inhérente à l'ordre dont nous regrettons tant l'absence dans la réalité d'aujourd'hui ».

Le narrateur – qui dit être « quelqu'un qui se fait passer pour un critique » – oscille entre ces deux attitudes. Après tout, n'a-t-il pas le droit de pratiquer « la théorie de Giordano Bruno selon laquelle tous les extrêmes sont identiques » ? D'être « un écrivain penchant fortement vers *Finnegans* mais sans renoncer aux bonheurs qu'apporte toujours une certaine tendance Hire » ? Voilà, ce pourrait être tout, on fusionne et c'est fini. Mais rien n'est si simple ; le narrateur est un être mouvant malgré la taille réduite de sa chambre, aussi la dialectique se poursuit sans cesse, par bouffées, rejet de l'une ou de l'autre position

afin de les maintenir vivantes. À propos des réalistes lisibles : « Je les déteste surtout parce qu'ils sont conventionnels, la vanité n'étant qu'une stupidité qui s'ajoute à leur principal défaut, à leur paresse qui n'a rien de virtuose, c'est-à-dire à ce sens du confort mesquin que recèle chacun de leurs horribles gestes de fainéants qui ne fait que répéter des chemins déjà tracés. » Parfois, ce sont les illisibles qui sont fustigés, ainsi le même *Finnegans Wake* loué un peu plus tôt : « Je l'ai lu pendant le lointain été de... Je ne m'en souviens plus. Je n'ai lu que le premier chapitre mais il n'en a pas fallu plus pour que le livre me laisse le souvenir inoubliable d'un ennui spectaculaire. » En lui les tensions contraires, en lui ce désir d'auto-contradiction (« Je me suis toujours efforcé de me contredire pour ne pas me limiter à mon propre goût »). En lui les lectures qui surgissent, les bribes de phrases, les citations (parfois inventées ou modifiées), les écrivains. Jorge Luis Borges, Robert Louis Stevenson, Robert Musil, Samuel Beckett, William Gaddis bien sûr, mais aussi Sergio Chejfec, Roberto Bolaño, Rick Moody, Stanley Elkin et cette mystérieuse Susan Strand qui aurait écrit un tout aussi mystérieux *les Illisibles. Dictionnaire de l'échec et de la difficulté*, livre que j'aimerais bien lire...

Observant de sa fenêtre, le narrateur voit des clochards dans la rue. Il en nomme un Finn, l'autre Hire. Ils discutent. Ils sont observés par un individu qui fume, seul, dans sa voiture, comme, à New York, « Chet Baker en train de penser à son art ». Les personnages se télescopent, envahissent la conscience du narrateur-critique, il est aussi Rick Moody, Stanley... Enivrant vertige de livres, de citations réelles ou inventées (mais à quel degré de fiction sommes-nous ?), de musique et de photos qui, selon le principe de la collection, ponctuent le texte. Une fois de plus, Vila-Matas étonne, enchante. Tout est lumineuse en cette nuit ; tout est étoffe à son « riverrun d'insomnie », « d'erre rive en rivière ». ■